

Ana Milena Pabón Carvajal

Des voix pour la « Pacha Mama »

Des voix pour la « Pacha Mama »

Les radios indigènes en Colombie

Ana Milena Pabón Carvajal, université Michel de Montaigne, Bordeaux 3

Dans certaines régions du monde la radio n'est pas seulement destinée à fournir des informations ou du divertissement. Elle acquiert une importance essentielle pour la survie de ces populations, comme le montre l'exemple colombien.

Dans un territoire presque aussi grand que la Belgique, partagé entre la Colombie et le Venezuela, entre le désert et la mer caraïbe, habite le peuple indigène le plus nombreux de la Colombie, les Wayúus. En mai 2005 ils ont réussi leur pari : disposer de leur propre radio. Depuis trois ans, les dirigeants de la communauté assistaient aux ateliers de formation en réalisation radiophonique. Ils avaient réussi à trouver un financement pour l'achat des équipements techniques et à former une équipe d'animateurs. Tout semblait être prêt pour la mise en place de la radio, il fallait seulement choisir un endroit pour placer l'antenne de transmission et les Wayúu ont décidé de l'implanter dans la seule colline existant dans les environs : Utay.

Utay est aussi l'endroit où les savants Wayúus reçoivent des conseils et des orientations sur la gestion de la communauté de Mayabangloma. Quelques mois après la mise en fonctionnement de « Utay Stéreo », les soixante mètres de l'antenne de transmission se sont effondrés ; un événement incompréhensible aux yeux des techniciens chargés de sa construction. Mais pour les Wayúus, le message était très clair, Utay s'était révoltée à cause de la construction de l'antenne sans sa permission.

C'est pourquoi la communauté s'est organisée pour préparer un rituel de permission avec le sacrifice d'une tête de bétail noir dont le sang a été versé autour de la colline pendant

que les femmes dansaient vêtues des robes traditionnelles et que les hommes jouaient la kasha¹. La radio fonctionne désormais sans aucun souci technique.

Des radios indigènes, pour quoi faire ?

Les peuples indigènes de Colombie, comme ceux de toute l'Amérique latine, sont porteurs de cultures, de manières d'organiser leur vie sociale, politique et économique, très différentes de celles des civilisations importées sur le continent américain après l'invasion espagnole. Cette façon de concevoir le monde se reflète aussi dans les politiques éditoriales de leurs radios ainsi que dans leur façon de se situer face au conflit interne qui frappe la Colombie depuis plus de cinq décennies.

En Colombie vivent environ quatre-vingt-cinq peuples indigènes parlant soixante-quatre langues natives. Selon le recensement démographique établi par le Département national de statistique (DANE) pour l'année 2005, la population indigène de ce pays est de 1 378 884 personnes, c'est-à-dire 3,4 % de la population colombienne.

Ces peuples indigènes sont dispersés dans le territoire colombien et habitent des écosystèmes aussi différents que les montagnes des Andes, les forêts de l'Amazonie et du Pacifique, les plaines ou la péninsule désertique de la Guajira.

Des voix pour la « Pacha Mama »

Ana Milena Pabón Carvajal

Descendants des civilisations Taironas, Chibchas, Toukanos et Witotos, les ethnies indigènes de la Colombie, ont livré une bataille de cinq siècles pour leur survie, le droit de continuer à exister comme peuples, encadrés par des principes d'unité, terre, culture et autonomie.

Dans ce souci de survivre et de « *demeurer ensemble pour faire face à l'attaque frontale de la modernité* », selon Alcibiades Calambás², les peuples indigènes de la Colombie ont éprouvé un double besoin de communication. Il s'agissait d'une part au sein même de leurs communautés de récupérer et perpétuer leurs langues, leurs connaissances ancestrales, leur culture ; d'autre part, à une échelle nationale, et même internationale, d'atteindre leur objectif qui était la visibilité et la recherche de soutien politique à leur cause. C'est pourquoi l'Organisation nationale indigène de Colombie (ONIC) a cherché à créer des alternatives de communication qui leur permettent d'atteindre ces fins, tel le Système de communication indigène de Colombie (SICO) qui regroupe différents outils : des radios indigènes, mais aussi la radio et la télévision commerciale, ainsi qu'un site Internet avec la station de radio virtuelle Dachi Bedea en 2005³.

Un foyer de protection de la diversité culturelle

En 2007, la Colombie comptait une douzaine de stations indigènes reconnues par l'ONIC⁴. Elles disposent d'un statut de « médias d'intérêt public ». Pour obtenir la permission d'émettre, elles doivent faire la preuve de leur autogestion, d'une programmation en phase avec le développement social et culturel des communautés qui les entourent ; et cela dans les limites qu'imposent des puissances maximales d'émission de deux cent cinquante watts concédés par le ministère des Communications colombien.

L'existence légale de ces radios a été rendue possible grâce à la réforme constitutionnelle de 1991 dans laquelle l'État reconnaît et protège la diversité ethnique et culturelle de la nation colombienne (Article 7 de la Constitution nationale de Colombie). La survie financière est difficilement assurée par les Cabildos⁵, des organisations internationales et quelques administrations locales. Leur fonctionnement est assuré par des centaines d'hommes, femmes et enfants indigènes bénévoles pour la plupart d'entre eux et quelques

personnes qui reçoivent une rémunération minimale en échange de leur travail.

Les premières radios indigènes en Colombie, ont été créées dans les années quatre-vingt-dix. À la fin de cette décennie, lorsque nous réalisons la recherche « *Dachi Curisia Maude Dachi Bedeata* » (*Nuestras Voces y Pensamientos*)⁶, il n'existait que deux radios de ce type sur le territoire national, Radio Eucha et Chamí Estéreo. Ces radios cherchaient à être des outils de diffusion, de soutien et de mise en œuvre des « plans de vie », une sorte de guide conceptuel et pratique du type de développement conçu par ces peuples eux-mêmes.

La programmation de la plupart de ces radios répond donc à des objectifs de développement de chaque communauté ; nous pouvons écouter ainsi des émissions de récupération de la mémoire historique de chaque peuple, des « *radios revistas*⁷ » dédiées à la culture de la terre, à la santé, à l'éducation des enfants, au bilinguisme, entre autres. Il est aussi possible d'entendre des séquences musicales aussi diverses que la conformation multiculturelle de la Colombie : le vallenato, la salsa et la ranchera⁸, partagent les ondes avec les sons des quenás et ocarinas⁹.

Les communautés indigènes colombiennes ont une vision de la croissance très différente de celle qu'ils considèrent être celle des « *hermanitos menores*¹⁰ », c'est-à-dire les occidentaux. La déclaration des peuples indigènes de la Sierra Nevada de Santa Marta¹¹, descendants de la civilisation Tairona qui vivent dans la chaîne montagneuse littorale la plus haute du monde avec ses 5 700 mètres d'altitude, explique ainsi leur rapport avec leur mère nature :

« *No nos interesa la riqueza, nos interesa el cuidado de la vida, nuestra razón de ser, cuando nosotros hablamos de Nuestro Territorio no se trata simplemente de un terreno baldío, sino de su carácter sagrado que está representado por los grandes picos y por los grandes cerros. Todos los cerros de la sierra nevada son mamos, son los padres y madres de todo lo que existe, en ellos realizamos los pagos, los tributos a nuestros padres y madres para así velar por la continuidad de la vida*¹². »

D'après les Kaggaba, les Iku, les Wiwa et les Kakachukxa, ces collines sont sacrées car elles représentent tous les continents, les grandes villes, les gouvernements et les peuples

Ana Milena Pabón Carvajal

Des voix pour la « Pacha Mama »

de la planète. De ce point de vue, plaider pour leur protection serait, donc, garantir la continuité de la vie à l'échelle mondiale. Idée un peu déplacée à nos yeux d'Occidentaux... et si les descendants des Taironas avaient raison, ne serions-nous pas juste ces « petits frères » auxquels il reste tout à apprendre ?

Les radios indigènes de la Colombie sont nées, donc, comme des foyers pour la récupération et la protection de la diversité culturelle, mais dans le contexte du conflit interne que vit la Colombie, elles sont devenues aussi un espace de résistance, un moyen de mettre en place des revendications politiques.

Des voix pour la résistance

Selon Silza Arias, chargée de communications de l'Organisation indigène de la Colombie (ONIC), la résistance culturelle que mènent les peuples indigènes dans le contexte actuel colombien doit forcément être une lutte politique : « *L'actuel pari des radios indigènes est de prendre conscience que la communication a aussi un rapport très important avec la politique. C'est-à-dire que nous devons choisir des leaders communautaires ayant une formation politique pour prendre en main les radios indigènes et guider leur communauté. Si ce n'est pas le cas, c'est un outil qui ne sera pas efficace* », affirme-t-elle¹³.

Les relations sacrées qu'entretiennent les peuples indigènes avec la « pacha mama » (la terre), les obligent à assumer une position différente face à des phénomènes dérivés de la violence, tel que le déplacement forcé. « *Le paysan se déplace, mais la relation qu'a l'indigène avec la terre ne lui permet pas de se déplacer [...] Pour l'indigène, le territoire est son essence [...] L'indigène ne se déplace pas, il se réfugie ailleurs de manière temporaire, en espérant le retour définitif vers sa communauté.* »

Le phénomène du déplacement forcé que vit la campagne colombienne a fait que les indigènes remettent en question la position de neutralité active qu'ils avaient assumée historiquement face au conflit. « *Aujourd'hui nous avons adopté une position de résistance face au déplacement forcé. Nous ne sommes d'accord avec aucun des groupes armés, mais je ne me déplace pas, je reste ici avec tous mes outils. Nous sommes d'ici et nous restons ici parce que nous sommes les*

propriétaires millénaires. » Affirme Silza Arias qui ajoute qu'elle ne pourra pas être tout à fait neutre non plus « [...] *quand dans ton propre village, ils montent des barricades et que l'armée se protège derrière la population civile* ». Silza Arias est une indigène kankuama de la Sierra Nevada de Santa Marta qui, aujourd'hui, vit réfugiée à Bogotá, en raison des menaces dont elle a été victime dans sa propre communauté. Elle reconnaît que « *la situation en ce qui concerne le conflit est très critique* », et ajoute que « *déjà, diffuser des notions ayant un rapport avec le respect des différences culturelles des peuples indigènes est une tâche très difficile* ». Elle se pose, entre autres, la question de la possibilité de dénoncer des problématiques telles que les violations des droits de l'homme et des thèmes similaires à travers les radios indigènes. Depuis son expérience, Silza Arias affirme que « *nous sommes bâillonnés... tous les médias en Colombie sont bâillonnés et les communautaires encore plus* ».

Malgré cette situation, c'est précisément un peuple indigène qui a conduit l'un des processus de radio et d'organisation communautaire des plus importants du pays. Il s'agit du peuple Nasa, situé à Toribío dans le département du Cauca, cette communauté participe à une bataille pour le droit à la terre, entre les indigènes et les propriétaires fonciers, ce qui a occasionné des incursions armées de la guérilla, des paramilitaires et la répression de l'armée dans la localité.

Radio Nasa : Organisation sociale et résistance culturelle

« *Cette radio a servi à rendre visible la problématique du peuple Nasa. Elle a contribué à fortifier leurs processus internes tels que les activités culturelles, l'organisation communautaire. Elle a même permis de couvrir des territoires où il n'est plus possible d'accéder à cause du conflit* », témoigne Silza Arias.

Radio Nasa a été créée en 1996, comme un outil d'information et de communication nationale et internationale dans le but de rechercher la solidarité, l'appui et le soutien politique des organisations sociales de toute la planète. Dans ce cadre, ses animateurs réalisent des jumelages avec d'autres radios communautaires, des groupes de jeunes, des groupes de femmes et d'autres communautés organisées.

Des voix pour la « Pacha Mama »

Ana Milena Pabón Carvajal

Selon Ezequiel Vitonás « *il s'agit d'une stratégie qui nous sert à compter sur les autres radios pour informer dans des situations difficiles*¹⁴ », une stratégie qui devient une forme de lutte contre la censure et une garantie d'information permanente appuyée pas différents types de médias.

Le niveau d'appropriation de la communauté Nasa vis-à-vis de la radio est tel que « *la population a assumé la radio comme une alliée de la communauté*, dit Silza Arias, *au point qu'elle fait des collectes pour payer la mobilisation des journalistes pour couvrir des événements*¹⁵ ».

Le peuple Nasa est le symbole actuel de la résistance indigène en Colombie et c'est comme tel qu'il a été internationalement reconnu et fut lauréat de prix comme : Planète Bleue, prix Équatorial 2004 en tant que meilleure expérience environnementale de la planète, considéré par l'UNESCO comme un laboratoire social. Entre autres, la communauté Nasa a remporté le Prix pour la paix en Colombie et le prix décerné au meilleur plan de développement national. C'est pourquoi ceux qui en veulent à leurs terres commencent par les dépouiller des médias sur lesquels s'appuient les Indiens Nasa pour communiquer sur leur identité et leurs combats.

Invités désirables et indésirables

Outre les difficultés liées à la résistance culturelle et politique, les radios indigènes colombiennes se confrontent à des problématiques qui échappent à leurs possibilités de communication avec la « pacha mama ». C'est par exemple l'instabilité du service d'électricité dans les zones rurales qui peut mettre en danger les équipements techniques des stations et nombreuses sont celles qui ont vu partir en fumée leurs émetteurs après une surcharge électrique.

D'après les rapports sur leur situation, que différentes radios indigènes ont soumis à l'organisation ONIC, la question technologique représente un autre de leurs défis actuels. Le renforcement des usages de l'ordinateur et de l'Internet rendrait plus concevable le travail en réseau et pourrait les aider à surmonter les limites légales d'une radio dont la diffusion se fait en utilisant seulement un spectre électromagnétique de très basse puissance et généralement mal positionné dans la bande hertzienne. Développer des radios indigènes émettant en même temps localement et sur l'espace global

virtuel d'Internet, c'est le souhait de ces peuples millénaires afin de répondre à une nécessité d'être plus visibles sur la sphère internationale.

La stabilité financière, la formation des bénévoles et le renforcement de la participation des autres membres des communautés indigènes font partie des projets internes de la plupart de ces radios. En ce qui concerne le contexte de conflit dans lequel ces radios sont immergées, ces peuples sont bien conscients qu'ils ne peuvent pas méconnaître la guerre en cours, mais assument le défi énorme de dépasser la peur qu'elle leur cause, de l'exorciser à travers les possibilités qu'offre la symbolique des médias pour semer ainsi l'espoir. Les radios indigènes en Colombie, comme la plupart des médias associatifs colombiens, rendent visible, voire audible, la diversité des gens, des cultures et des processus qui génèrent la vie dans un pays où la guerre reste l'invitée indésirable.

Bibliographie indicative

Geerts (Andrés) et Van Oeyen (Victor), *La radio popular frente al nuevo siglo : estudio de vigencia e incidencia*, Quito : Asociación Latinoamericana de Educación Radiofónica (ALER), 2001.

Gomez Mejia (Gabriel) et Quintero Velásquez (Juan Carlos), *Diagnóstico : del Servicio Comunitario de radiodifusión Sonora en Colombia*, Bogotá : Ministerio de Comunicaciones de Colombia, 2002.

VII Catedra Anual De Historia Ernesto Restrepo Tirado, « Medios y Nación : Historia de los medios de comunicación en Colombia », Bogotá : Ministerio de Cultura de Colombia. Ed. Nomos SA, novembre 2003.

Notes

1. Tambour traditionnel utilisé dans les cérémonies rituelles.
2. Etnias de Colombia, « Colombia. La radio indígena, una forma muy sutil de unidad y fortalecimiento de la cultura », *Revue Actualidad Étnica de Colombia*, www.etniasdecolombia.org
3. Voir ONIC : <http://www.onic.org.co/nuevo/index.shtml>
4. Dachi Bedea (notre voix), La voz de los Awa, Radio Nasa, Radio Totoro, Tairona Estéreo, Utay Estéreo, Radio Coreguaje, Radio Putumat, Ecos de la Macuira, Mexión Estéreo, Voz Indígena de Urabá, Chamí Estéreo.
5. Sorte de conseil d'administration des réserves indigènes.
6. Pabón Carvajal (Ana Milena), « *Dachí Curisia Maude Dachí Bedeata (Nuestras Voces y Pensamientos)* », *Propuesta de Programación para la emisora del Resguardo Indígena de Cristianía : Chamí Estéreo*. Mémoire

Ana Milena Pabón Carvajal

Des voix pour la « Pacha Mama »

de recherche en maîtrise en communication sociale. Université « Pontificia Bolivariana », Medellín, Colombie, 1999, 280 p.

7. Magazines radiophoniques.

8. Rythmes populaires d'Amérique latine.

9. Instruments musicaux d'origine amérindienne.

10. Selon la mythologie Tairona, les « hommes blancs » sont des êtres mineurs (*hermanitos menores*) que les indigènes doivent éduquer, protéger, à qui ils doivent montrer une voie de développement en phase avec le respect de la nature.

11. La déclaration est signée par les peuples kaggaba, iku, wiwa et kachukwa.

12. « *Nous ne sommes pas intéressés par la fortune, nous sommes préoccupés par la préservation de la vie, qui est notre raison d'exister. Quand nous parlons de Notre Territoire, nous ne parlons pas simplement d'un terrain inculte mais du caractère sacré qui est représenté par ces pics et ces grandes collines. Toutes les collines de "La Sierra Nevada de Santa Marta" sont des chefs spirituels, des pères et mères de tout ce qui existe. C'est pour quoi nous réalisons des tributs, des rituels envers eux, afin de veiller à la continuité de la vie.* »

13. Entretien avec Silza Arias, Bogotá (Colombie), le 12 mai 2005.

14. Journal électronique *El Turbión*, n° 114, novembre 2005.

15. Entretien avec Silza Arias, *ibidem*.